

LE FRANC-PARLEUR

JOURNAL À TOUS, JOURNAL POUR TOUS

VOL. I, No 23.

MONTRÉAL, JEUDI, 19 JANVIER 1871.

{ ABONNEMENT, \$2.00
{ PAR NUMERO 5 CENTIMS.

Feuilleton du "Franc-Parleur."

LES REVELATIONS DU CRIME

OU

CAMBRAY ET SES COMPLICES

Ainsi que la Vertu le Crime a ses degrés

RACINE

(Suite.)

Les témoignages étaient accablants contre les accusés, et la seule défense qu'a jugé à propos de faire le conseil du Cambray, s'est réduite à mettre en question la crédibilité du complice; celle de Matthieu, à demander à Madame Montgomery, si, quoiqu'elle eût entendu prononcer le nom de Matthieu, il n'était pas possible que ce fût une autre personne que lui dont il était question s'il n'y avait pas en effet beaucoup de personnes qui portent ce nom-là. Les Jurés se sont retirés un instant, et sont rentrés bientôt au milieu de l'anxiété générale. Tout le monde, et surtout les prisonniers, cherchaient à lire dans leur figure le verdict qu'ils allaient rendre. Il s'est fait un moment de silence et le fatal verdict a été prononcé, comme suit : CHARLES CAMBRAY ET NICOLAS MATTHIEU SONT COUPABLES DU CRIME DONT ILS SONT ACCUSÉS.

Matthieu, en recevant ce verdict, n'a paru éprouver aucune émotion quelconque; il n'a pas même fait un mouvement de contrainte et d'effort, qui indiquât une impassibilité affectée. Cambray, au contraire, a laissé voir un moment d'agitation et d'abattement: mille pensées diverses ont semblé bouleverser son âme en même temps, et peser sur son imagination comme autant de reproches.

Leur procès était terminé: on les a ramenés en prison au milieu de la foule. Cambray, qui était malade et se prétendait trop faible pour marcher, s'y est fait conduire en voiture.

Quelques jours après, quand ils ont reçu leur sentence de mort, prononcée avec une solennité imposante et un accent de douleur et de bienveillance sympathique par le Président de la Cour, en présence d'une multitude attendrie, morne et silencieuse, les Criminels ont soutenu cette foudroyante apostrophe avec fermeté et hardiesse. Cependant Cambray, prenant une attitude fière et hautaine, et relevant la tête, a laissé couler le long de ses joues quelques grosses larmes, qu'il eût été difficile de prendre pour des larmes de faiblesse ou de regret, tandis que Matthieu, aussi à son aise que s'il n'eût pas été question de lui, s'amusait à jouer avec l'une de ses mains sur la barre des criminels: mouvement qui n'eût été qu'insignifiant ou ridicule dans une autre occasion, mais qui dans celle-ci laissait dans l'âme du spectateur une impression pénible et douloureuse.

La première nuit que passe, dans le cachot, le condamné, après avoir reçu sa sentence de mort, est une nuit d'oppression, d'horreur, de palpitante agonie, qu'il nous est impossible de peindre, d'analyser. Car qui pourrait faire comprendre à l'homme plein de santé et d'espoir les désolantes sensations qu'éprouve le malheureux dont l'existence est

assurée d'une mort prochaine et infâme, d'un terme fixe et connu? Chaque mouvement, chaque pensée, chaque crispation de nerfs est pour lui un pas vers sa fin, un fil retranché au lien qui le tient à la vie, et ajouté à celui qui doit le lancer dans l'éternité; un appel retentissant qui l'enlève à la justice des hommes pour le livrer à la justice de Dieu. Toujours devant les yeux des murs grisâtres et sourds, une clarté livide, des portes énormes, des gardiens, des chaînes, un bourreau, et puis l'infamie et la mort; la mort! spectre affreux, que tout le monde a vu et doit voir, et dont tout le monde semble douter; la mort! que le condamné est seul destiné à regarder face-à-face, debout devant lui, inexorable, inflexible: tel est le sort du malheureux sur la tête duquel pèse une sentence de mort. C'est la certitude de sa fin, à une époque fixe, qui double et triple ses souffrances.

Telles furent à peu près les sensations qu'éprouvèrent Cambray et Matthieu, modifiées toutefois par le caractère particulier de l'un et de l'autre: le premier s'emporta d'abord comme une bête féroce, bondissait de frénésie, secouant ses chaînes, criant, hurlant, et puis se calmant bientôt pour réfléchir à tête reposée sur sa condition, trouver des expédients, gagner des sympathies, et conjurer encore une fois l'orage; le second, plus résigné et moins violent, resta sombre et froid, ne nourrissant aucun espoir d'échapper au gibet, et ne voyant dans tout cela qu'une conséquence naturelle de sa conduite. Mais bientôt cette élasticité de l'esprit humain, dont nous avons parlé plus haut, qui double la force et l'énergie du caractère, qui familiarise avec toutes les situations, et qui finit par nous soustraire à l'ivresse du plaisir comme à l'agonie de la souffrance, vint rétablir le calme dans l'esprit de nos héros et leur permit de passer le jour avec assez d'indifférence et de dormir la nuit profondément. Après quarante-huit heures leur grande douleur était passée..... Cependant, Cambray et Matthieu demandèrent des Ministres de la religion; Matthieu eut un prêtre Catholique, Cambray eut des prêtres de toutes les dénominations et feignit d'adopter l'opinion de chacun d'eux. Bientôt le vulgaire répondit qu'il était repentant et contrit, et le proclama comme une ouaille ramenée au bercail, dont le martyre allait couronner l'édifiante conversion,

CHAPITRE XVII.

La religion au cachot.—Le caractère de Cambray se montre sous un nouveau point de vue.

Comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, Cambray demanda et reçut des ministres de toutes les croyances religieuses, et parut flotter incertain entre toutes les doctrines pendant près de deux jours. Enfin il se détermina en apparence pour le Catholicisme, et feignit d'en adopter tous les rites: il ne cessa pourtant point de voir les ministres des autres églises; car son objet, ainsi que nous le verrons ci-après, était de les intéresser tous en sa faveur. Le prêtre catholique qui le visita dans son cachot était le même qui, trompé par sa fausse apparence d'honnêteté, le fréquentait en qualité d'ami avant son arrestation. Il ne l'avait point vu depuis cette époque, et en entrant dans sa cellule, il eut de la peine à le reconnaître.

—“Eh! bien, Cambray,” lui dit le jeune prêtre avec douceur, “comment êtes-vous? vous éprouvez sans doute

du malaise, quelques peines d'esprit ? Je viens, en autant qu'il est en mon pouvoir, vous offrir quelques consolations. Je vous ai bien connu une fois, et je ne pensais pas cela de vous... Vous m'avez bien trompé... Mais il serait cruel de vous en faire reproche en ce moment... Il vaut mieux vous faciliter le chemin du repentir, vous ouvrir la voie de la réconciliation avec Dieu, si toutefois vous voulez vous prêter à l'œuvre de la grâce sur vous."

— "Ah ! ciel," répondit Cambray, "de tout mon cœur ! Je suis malade, je souffre beaucoup, mais ce n'est rien en comparaison de mes peines d'esprit. Je le sens, il n'y a plus pour moi de remède, de consolation, de refuge que dans la religion. Les hommes ne me sont plus rien ; Dieu seul peut encore me sauver, si j'obtiens qu'il me pardonne... Mais une chose m'embarrasse. Parmi tant de religions, que je ne connais pas plus l'une que l'autre, laquelle choisir, laquelle est la meilleure ? comment un homme comme moi peut-il en un instant se décider sur un objet si important, sans craindre de se tromper ?"

"Vos moments sont courts et précieux," dit le jeune prêtre, "et vous êtes bien ignorant dans la science du salut ! comme prêtre catholique, et d'après mes propres convictions, je dois vous dire, en face de Dieu et des hommes que je prends en témoignage de ma sincérité, et suivant les paroles des fondateurs du christianisme, que hors de l'église catholique, apostolique et romaine, il n'y a pas de salut ! Mais comme je vous l'ai dit, vos moments sont courts et précieux ! je pourrais vous prouver chacun des dogmes de notre religion ; mais en avez-vous le temps ? Le Seigneur n'a pas dit : discutez et prouvez, mais croyez et priez. Ce n'est point avec les subtilités contentieuses de l'esprit qu'il faut marcher dans la voie du salut, mais avec un cœur humble, soumis et plein de foi. Et la foi ! c'est une grâce qui s'obtient du ciel, quand on la demande avec ferveur, et qu'on lui fait le sacrifice pénible de ses passions, de son orgueil et de ses pensées ! Si donc vous voulez vous jeter dans les bras de la religion catholique, dites le, et je me dévouerai tout entier à votre conversion ; je ferai passer dans votre âme les douces consolations de l'évangile ; peut-être que les paroles du Sauveur vous attendriront, et que l'exemple de sa vie vous inspirera l'horreur du péché. Ne désespérez pas ; car la religion chrétienne est une religion d'amour, de charité et de compassion. Elle verse également le baume de ses consolations dans les hôpitaux et dans les prisons, dans la cabane du pauvre et dans les palais des riches, sur les sollicitudes de l'homme vertueux et sur les remords du pécheur converti. Vos crimes sont grands, sans doute ; mais Dieu est plein de miséricorde : croyez, pleurez et priez, et son cœur vous est ouvert !"

Ces paroles, prononcées avec une onction ineffable, avaient presque ému le condamné, et il s'écria avec cet accent de douleur, de repentir passager, auquel il n'est pas donné aux plus grands scélérats de se soustraire :

— "C'en est fait, je me jette, sans plus tarder, dans les bras de la miséricorde divine ; je déplore mes crimes, et j'en demande sincèrement le pardon ; mais le temps est si court ! N'y aurait-il aucun moyen d'obtenir que le jour de l'exécution soit retardé ? Si des personnes influentes et vertueuses s'intéressaient pour moi... Mais non, la justice humaine qui me condamne ne m'accorde pas même le temps du repentir... Croyez-vous qu'il serait inutile de faire une requête ?"

— "Ne comptez pas là-dessus, car vous pourriez vous abuser, et vous entretenir dans une dangereuse sécurité. Peut-être est-il mieux pour le salut de votre âme, que la mort vous enlève dans ce moment de bonne disposition ; car la chair est faible, et l'inclination forte dans une nature viciée comme la vôtre : cependant j'y songerai, je me consulterai, et surtout je me conduirai d'après ce qu'il y aura à espérer de vous"....

(A continuer)

Un dame quêtait. Elle présente la bourse à un richard, qui lui dit rudement :

— Je n'ai rien.

— Prenez, monsieur, dit la dame, je quête pour les indigents.

NOTES MUNICIPALES.

Les candidats surgissent comme par enchantement, la seule question qui reste à débattre, est de savoir s'ils sont tous acceptables, et surtout s'ils seront acceptés.

Chose certaine, c'est que les électeurs du Quartier Est peuvent se glorifier du choix heureux qu'un grand nombre d'entre eux viennent de faire.

M. J. Bte. Rolland disputera cette année le fauteuil civique à l'Échevin Thomas Wilson, qui dit-on ne veut pas l'abandonner sans qu'on le lui enlève de force.

M. Wilson dont le terme est expiré, n'a pas un état de services bien chargé.

On ne peut guère lui reprocher d'avoir fait du mal, a moins que l'on accepterait gaiement son malheureux vote en faveur du Parc.

D'un autre côté, nous ne voyons son nom accolé nulle part à aucune mesure même la plus insignifiante.

Il n'aurait donc fait aucun bien, si ce n'est disent les malins que son commerce se serait senti avantageusement des avantages découlant d'un siège au Conseil de Ville.

M. Wilson qui est un charmant homme au fond et auquel nous ne voulons pas de mal, n'a pas besoin à notre avis de laisser ses nombreuses occupations mercantiles pour aller travailler au Conseil de Ville pour la caisse publique, tel que l'insinuait ingénieusement le *Pays* il y a quelques jours.

Voilà trois ans qu'il accomplit cet énorme sacrifice sans doute préjudiciable à ses intérêts, et les électeurs du Quartier Est sont trop humains pour faire peser sur une seule tête un fardeau aussi lourd.

Que M. Wilson veuille donc rester tranquillement chez lui, son tour est passé et il faut de toute nécessité qu'un autre le remplace.

M. Wilson commence à vieillir, qu'il prenne un peu de repos afin de conserver ses forces, car les hommes à sacrifices sont rares et il est important de les ménager.

M. J. Bte. Rolland qui a déjà représenté le Quartier d'une manière avantageuse s'est reposé quatre ans, et aujourd'hui plein de vigueur il vient redemander de l'emploi.

Un bon serviteur est toujours bien accueilli, surtout lorsqu'il a l'expérience, le tact et le patriotisme de M. Rolland.

Quand à nous c'est un candidat tel que nous en désirions un pour représenter nos intérêts, et si nos efforts, nos sympathies doivent lui être profitables il peut en toute sûreté s'y appuyer, pourvu qu'il veuille bien se donner le trouble de faire la lutte et que les citoyens marquants qui l'ont demandé lui prêtent leur concours.

Dans le Quartier Centre il n'y a aucune apparence de contestation.

M. Lyman résignant, sera remplacé par M. Gilman avocat anglais de cette ville.

Notre confiance en ce Monsieur n'est pas des plus illimitées, et nous avons grand hâte de le voir à l'œuvre afin de constater si nos prévisions nous ont trompé.

Si en entrant au Conseil de Ville, M. Gilman déposait à la porte son fanatisme religieux et son antipathie prononcée contre les Canadiens, il pourrait se faire que le Quartier Centre n'aurait pas perdu au change.

Nous attendrons les événements et nous jugerons l'homme en temps et lieu.

Le Quartier St-Laurent est à se décider entre trois candidats.

Chaque nationalité a fourni son contingent. Les Irlandais supportent J. C. Mullin, négociant riche, grand propriétaire, catholique de nom et d'œuvres.

Les Canadiens, désirent que l'ancien membre Gabriel Rolland les représente une seconde fois.

M. Rolland est trop bien connu pour faire son éloge.

C'est l'honnêteté, l'énergie, l'activité personnifiées.

M. Rheinhard que personne n'a poussé de l'avant, mais qui se pousse toujours seul sera cependant supporté par l'élément anglais et protestant.

Or, s'il fallait que les candidats catholiques voulussent tous deux courir les chances d'une élection, il est plus que probable que M. Rheinhard serait élu.

Il est donc très important qu'il y ait entente à ce sujet, autrement une victoire aussi aisée pour l'un de ces deux Messieurs se changerait inévitablement en défaite d'autant plus humiliante, que pareil malheur nous serait échoué volontairement.

Les électeurs du Quartier St-Louis, ont mis la main sur un candidat devant lequel Papa Henderson sera obligé de plier bagage, malgré les sollicitations réitérées de ses nombreux amis que personne ne connaît.

On ne pouvait faire un choix plus judicieux que celui de la personne de M. Onésime Loranger. Doué de talents solides et sérieux, parlant avec facilité les langues française et anglaise M. Loranger a de plus, un jugement sain, une connaissance approfondie de nos lois, surtout des lois municipales.

Indépendamment de ces brillantes qualités, le caractère intègre de ce Monsieur est à lui seul toute une garantie pour les électeurs.

Nous comptons sur le bon vouloir de nos compatriotes, sur leurs efforts réunis, pour le triomphe d'une cause que nous considérons nationale.

D'après nos informations nous espérons un résultat satisfaisant, que la leçon profitera à W^m Henderson, et que dorénavant il ne prendra fantaisie à aucun de sa race de venir briguer à l'avenir les suffrages des électeurs du quartier St-Louis.

Le Quartier St-Jacques à force de *supplications* et d'*instances* gardera l'espérons nous, son ancien membre Mr. Benoit Bastien.

Mr. Bastien doit à coup sûr être un excellent conseiller, car jamais jeune fille n'a reçu plus d'hommages et aucune n'a été prié aussi longtemps pour chanter.

Malgré tous ces témoignages d'estime, l'Echevin Bastien aura de l'opposition.

On parle de Mr. Deslongchamps, qui au lieu et place des charroyeurs mettrait en réquisition les vélocipédistes pour charroyer les votants.

Une élection sur trois roues; c'est du nouveau et nous brûlons d'en voir le résultat.

Dans le cas où Mr. Bastien n'aurait pas accepté, nous aurions beaucoup aimé à le voir remplacer par Mr. France Contant, dont le séjour au Conseil a été marqué autrefois par nombre de mesures utiles et profitables au Quartier.

Les électeurs n'ont certainement pas oublié les services

de cet ancien serviteur, et bientôt ils sauront les apprécier à leur juste valeur sous une forme plus tangible.

Le Conseiller Simard est né sous une bonne étoile.

Tout lui sourit dans cette vallée de larmes, et pourtant il n'a jamais rien fait, rien écrit qui dût passer à la postérité, excepté toute fois ses actes notariés.

Les électeurs du Quartier Ste-Marie lui avaient trouvé un opposant, peu redoutable à la vérité, et le voilà déjà éclipsé.

Il sera donc dit que Mr. Simard restera Echevin pour trois longues années à venir.

Soit, nous ne nous y objectons pas pour notre part, pourvu qu'il livre à l'impression son fameux discours de Québec.

ADOLPHE OUMET.

L'horrible attentat de la Rue St-Denis.

Tout le monde se rappelle l'affreuse nouvelle que "La Minerve" jetait en pâture à la curiosité de ses abonnés, le premier de l'an de grâce 1871.

Il ne s'agissait ni plus ni moins, que d'un attentat épouvantable commis dans la veille du 31 Déc. ult. sur l'un de nos citoyens les plus distingués.

Les détails de l'assassinat étaient consignés dans un rapport circonstancié, digne de la plume d'un tabellion du moyen âge.

Chaque phrase suintait l'effroi, dans chaque mot perçait le crime et on ne savait trop si la victime au moment le plus palpitant du drame par un décret de la Providence, n'avait pas joui du privilège de la *double vue* tant les faits étaient détaillés avec minutie, ou si le journaliste dans le but d'intriguer ses lecteurs n'avait tout exprès à titre d'étrences, fabriqué cette histoire à sensation.

Un citoyen marquant avait été arrêté, saisi, garrotté et privé de l'usage de la parole au moyen d'une emplâtre collante, à 6½ h. P. M. sur la rue St-Denis, c'était à la vérité quelque chose d'inouï et d'une nature à faire lever les cheveux sur la tête, même à ceux qui n'en avaient guère.

Toujours est-il que l'événement créa une sensation considérable ce jour-là parmi les paisibles habitants de nos faubourgs, dont les souvenirs se reportèrent avec effroi aux époques néfastes du règne passé de l'*emplâtre* dans nos murs.

Chacun fit en conséquence l'inventaire de ses armes.

L'un, vieillard paisible sortit du portemanteau le gourdin de famille, l'autre, homme d'élection choisit comme moyen de protection; un manche de hache, plusieurs optèrent pour la garcette. Bref, il y eut révolution complète dans les habitudes pacifiques de nos compatriotes.

On se décida donc à tuer, plutôt que de s'exposer à se faire assassiner comme notre pauvre concitoyen.

La *Minerve* qui avait donné l'élan à la grande nouvelle, ne tarda pas à être reproduite par la presse anglaise et française de notre ville.

Dans toutes les colonnes de ces différents journaux, on put lire le même rapport.

Il était évident que la victime voulait, soit s'assurer les sympathies publiques dans son infortune, soit faire parler d'elle.

Un mystère planait sur cette grave affaire et tout le monde s'arrêtait le long de la route pour se demander :

quel est donc ce citoyen éminent dont les jours et la fortune ont été ainsi mis en danger par un lâche et brutal attentat ?

Aucun des journaux ne l'avait jusqu'alors donné et l'anxiété redoublait.

Notre digne concitoyen disaient les uns est peut-être à la dernière extrémité ; qui sait répétaient les autres s'il n'est pas déjà dans le tombeau.

Ces rumeurs qui circulaient librement nous alarmèrent et afin de calmer nos appréhensions, nous relûmes une seconde fois le rapport.

“ La victime était partie du côté droit, montant la rue St-Denis

“ Aux deux tiers de la longueur du jardin de Mr. Cherrier, elle écrase sur le trottoir.

Jusque là le mal n'est pas grand, et cet accident est même arrivé par fois dans les meilleures familles.

“ Etouffé par un objet très-dur appliqué brutalement sur le menton et la bouche, il essaie de crier au secours, mais il ne peut faire entendre qu'un râlement comprimé.

“ Pas un mot n'est prononcé ni en anglais ni en français par les assassins.

Ici la question se complique et le drame commence.

“ A peine saisi par le premier garrotteur, ne voilà-t-il pas qu'un autre (son associé sans doute) se jetant de toute sa pesanteur sur les jambes de la victime soulève son manteau d'abord, son paletot ensuite, pour lui découvrir le côté gauche de la poitrine.

A cette partie du rapport un frisson glacial parcourt tout notre être.

Grand Dieu ! nous écriâmes nous dans le silence de notre cabinet, un meurtre va se commettre.

Toutefois les précautions prises par l'assassin nous paraissaient si délicates, que l'idée d'un assassinat ne pouvait encore nous dominer.

En effet, soulever un manteau, écarter un paletot et regarder tranquillement le côté gauche d'un homme que l'on veut anéantir, c'est rendre des points à Troppmam sous le rapport du sang froid et de la cruauté dans l'exécution. Ne dirait-on pas, que ces brigands ont déjà joué à l'Opéra Comique.

Nous nous sommes demandés : mais pourquoi le second garrotteur n'a-t-il pas regardé le côté droit de même qu'il avait examiné le côté gauche ?

On nous répondra que c'était dans le but de constater si le cœur de notre concitoyen battait dans cette direction, et une fois assuré qu'il y était en mouvement d'expédier d'un seul coup la victime.

Soit nous consentons, mais hâtons-nous de dissiper nos alarmes par la continuation du rapport.

“ Etouffé, notre concitoyen avait sa connaissance et s'attendait à un coup de poignard dans la région du cœur.

“ A cet instant une voiture passa. Il voulut crier mais en vain, alors il perdit connaissance, et quand il revint à lui il ignorait parfaitement où il se trouvait.

Nous avons vu de ces phénomènes d'optique arriver même à ceux qui portaient lunettes.

Revenu de sa syncope, notre ami met la main sur la poche de son pantalon et constate que les assassins ne lui ont enlevé qu'une piastre en petites monnaies, un canif, un peigne de corne, un paquet de clefs, et un livre de notes.

Naturellement nous nous attendions que la victime portât d'abord sa main sur le sein gauche, pour constater s'il y avait eu blessure causée par ce poignard qui devait le transpercer d'outre en outre.

Pas le moins du monde c'est vers sa poche de culotte que se dirigent ses premiers mouvements.

L'intérêt aurait donc passé chez notre concitoyen avant le cœur.

“ Si les circonstances l'eussent permis, un meurtre eût pu être commis sans bruit à l'aide d'un poignard.

Personne n'osera contester cette hypothèse, car il n'y a rien de moins explosible qu'un poignard.

“ Si les circonstances l'eussent encore permis, on aurait pu dépouiller notre concitoyen, de \$30.00 qu'il avait dans un portefeuille et d'une montre en or avec chaîne de même métal.

Heureusement aucune de ces circonstances fâcheuses ne l'a permis, et dorénavant le public saura qu'il est extrêmement avantageux de porter sur soi des petites pièces d'argent, un canif, un peigne de corne, des clefs et des mémorandums; les assassins de nos jours n'exerçant leur odieuse profession que par amour pour l'art et non pour celui du lucre.

“ La victime revenue de sa syncope et son inventaire terminé, se rendit chez le Docteur Durocher au coin des rues St-Denis et Ste-Catherine qui constata les nombreuses blessures, et après cet examen notre concitoyen alla se coucher à domicile.

Le rapport était terminé, et les âmes charitables qui avaient redouté une catastrophe pour notre ami pouvaient chasser de leur esprit ces lugubres idées.

Oui la victime vivait, et elle se riait des joies de la Faculté, qui pensait déjà tenir une proie.

Une chose nous intriguait encore énormément, car nous ne savions pas le nom de la personne assassinée.

Le soir même, contre notre habitude nous achetâmes le “ Witness ” et quelle ne fut pas notre surprise, en y lisant dans le rapport de l'attentat du 31 Déc., le nom de notre concitoyen.

Enfin nous le tenions, c'était Mr. J. C. Robillard, citoyen en renom dans notre ville par ses œuvres patriotiques et nationales, auteur de plusieurs ouvrages inédits sur le macadam mis à la porte des passants.

Victime de l'assassinat du 31 Déc. 1870, date néfaste dans les annales de l'histoire des peuples, ce monsieur avait eu la force d'écrire lui-même ces différents comptes rendus qui avaient rempli pendant plusieurs jours les colonnes des grands journaux de Montréal.

Notre erreur avait donc été grande, car nous aurions dû par le style de la rédaction le reconnaître de prime abord.

Le Witness tout en reproduisant une partie du rapport, y faisait remarquer que la victime devait de toute nécessité avertir les autorités et punir les coupables si l'on pouvait jamais mettre la main dessus.

Mr. Robillard n'avait pas besoin de ce conseil ; de fait le lendemain il conta l'histoire au Bureau de Police qui dépêchait de suite deux limiers choisis entre les plus adroits.

Ceux-ci rendus sur le lieu du crime avaient fait des démarches en tous sens, et en quelques instants ils s'étaient persuadés que rien de sinistre n'avait pu être commis en cet endroit.

Les journaux anglais ayant eu vent plus tard des perquisitions des hommes de la Force, s'étaient permis de ridiculiser l'affaire telle qu'elle leur semblait le mériter.

La mouche piqua la victime qui ne voulant pas passer pour avoir été battu, se rendit ces jours derniers au Bureau de Police pour y faire une déposition assermentée.

Cette déposition que l'auteur a mis trois jours à écrire est maintenant publiée sur différents journaux.

Elle jette sur la question un nouveau jour et donne des détails inconnus dans le rapport.

Nous croyons qu'après la brève analyse que nous allons en faire, tout le monde y compris la victime aura découvert les assassins, à moins qu'il n'y ait dans cette affaire des machinations qui exigent l'esprit subtil de celui qui mettait au jour les détails de l'assassinat de la rue Morgue à Paris.

Mr. Robillard nous annonce que vers 5½ P. M. il est entré prendre un goûter chez un restaurateur, rue St-Lambert.

Il ne donne pas le contenu du goûter, et l'on doit supposer qu'un peu d'eau *du pied du courant* devait arroser le repas, à moins d'avoir l'estomac bâti comme une autruche.

Règle générale, on ne peut manger sans boire.

Après s'être recomforté l'estomac, il va se nourrir l'intelligence à la salle de lecture de l'Institut Canadien-Français.

A 6 h. il quitte la salle et dirige ses pas dans la direction du *Viger Garden-Hall*.

Il y entre, y demeure dix minutes, se rafraichit sans aucun doute, car on n'entre guère chez un hôtelier sans qu'il vous offre ou que vous lui offriez un verre de *sirap*.

C'est en sortant de ce dernier endroit après une discussion animée avec les chartiers du coin sur la liberté des peuples, qu'il part du côté droit en longeant la clôture du terrain de Mr. Cherrier.

Tout va bien jusqu'à environ 250 pieds de la rue Ste-Catherine, endroit où il écrase *recevant par derrière un coup sur la bouche*.

A ce moment même le manteau et le paletot sont soulevés mettant à nu le côté gauche.

Alors sentant la fin de ses jours approcher, Mr. Robillard fait un effort surhumain et c'est en plaçant sa main sur sa poche de veste où se trouvait sa montre en or, qu'il perd connaissance et s'endort.

Combien de temps a-t-il dormi ? Il ne sait pas, peut-être une heure, peut-être moins, ça lui a paru comme un rêve.

En se relevant, il trouve son casque et part coiffé.

Nous félicitons la victime d'avoir sauvé son *casque* de la bagarre, car à pareille saison les voleurs prisent énormément cet article.

Rendu au domicile conjugal, l'assassiné fait demander le Dr. Durocher qui vient l'examiner et en médecin connaissant son malade, lui recommande un bon verre de brandy et du sommeil pour calmer ses sens.

Tel est le sens exact de la déposition, et voici quelles sont les conclusions rationnelles qui en découlent.

Le goûter et les rafraichissements sont à notre avis les prétendus assassins.

Mr. Robillard qui est un homme sobre dans ses habitudes, n'a-t-il pu par suite de ses visites chez les restaurateurs se trouver tout à coup dans une grande excitation ?

Tout le monde connaît la bouillante imagination de ce monsieur, personne ne s'étonnera qu'une fois chauffée à blanc elle ait pu en un clin d'œil édifier la mise en scène d'un drame du genre de celui-ci.

Il rencontre sur son chemin un obstacle, le pied lui glisse, il tombe, c'en est assez pour qu'il se soit cru entre les mains des brigands.

Son argent, son peigne de corne, ses clefs, son livre de notes, le suivent tout naturellement dans sa chute et vont s'éparpiller dans la neige.

Qu'il ait senti un objet très-dur sur la bouche, c'est cer-

tain, car on ne vient guère en contact avec le sol sans qu'il en reste des marques.

Et le casque retrouvé, n'est-ce pas la meilleure pièce de conviction contre l'authenticité de son rapport ?

Non, n'en déplaise à Mr. Robillard nous ne croyons à la possibilité d'un meurtre sur sa personne.

Son caractère pacifique et débonnaire ne saurait lui susciter des ennemis aussi féroces, et il ne tient pas en réserve les secrets politiques pour que des conjurations se forment contre son existence.

Nous serions plutôt disposé à croire les propos de plusieurs personnes, qui auraient vu dans cet accident survenu à Mr. Robillard, un moyen pour ce dernier de raccommo-der ses affections de famille mises à l'Index depuis quelque temps.

Aussi conseillerions-nous à notre ami Mr. Robillard de cesser d'occuper le public et les tribunaux d'une affaire aussi peu profitable pour lui, dont le ridicule dans le cas d'insuccès lui tombera naturellement sur les épaules.

Si toutefois cet avis ne lui plaisait pas, nous pourrions lui souhaiter d'être assez heureux pour mettre bientôt la main sur les coupables, car la justice pourrait bien finir par croire que c'est le plaignant même qui s'est battu.

BIBLIOGRAPHIE.

Nouveau Cours de Langue Anglaise, selon la méthode d'Ollendorff, à l'usage des écoles, académies, pensionnats et collèges. Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec. Deuxième édition, revue et corrigée.

Montréal, C. O. BEAUCHEMIN & VALOIS, libraires-imprimeurs.

De toutes les méthodes imaginées pour faciliter l'apprentissage d'une langue, celles qui unissent la pratique à la théorie, sont, sans contredit, les meilleures. Car si c'est une bonne chose d'initier l'esprit aux principes fondamentaux d'un idiome, à ses lois à ses règles, à ses ressources propres, c'en est une meilleure et plus excellente encore de joindre à tout cela l'habitude de la langue elle-même.

On s'étonne quelquefois, qu'après plusieurs années consacrées à l'étude de l'Anglais, dans des maisons d'éducation de premier ordre, on soit si souvent dans l'impossibilité de le parler avec décence, bien que d'ailleurs, on soit capable de l'écrire et de le traduire correctement.

Il n'y a pourtant là rien que d'assez naturel. On traduit et on écrit l'anglais, parce qu'on l'a beaucoup traduit et beaucoup écrit dans ses études ; on ne le parle pas, parce qu'on n'a pas eu assez d'occasions de le parler pendant les jours de son éducation.

Pour avoir l'habitude d'une langue, il faut se trouver en contact fréquent avec ceux qui la parlent ; ou, si ce bonheur manque, se servir d'un ouvrage qui, dans des exercices préparés expressément, nous offre un *dialogisme* correct, pur et étendu.

J'ai vu ces choses de près, et j'en parle les sachant.

J'ai vu des institutions où il ne se rencontrait pas, ou presque pas d'élèves d'origine anglaise, et où on ne se servait pas d'une méthode dialogique ; les élèves possédaient les règles de l'anglais et ne le parlaient pas.

J'en ai vu d'autres, placés dans les mêmes conditions, mais qui faisaient usage des ouvrages de conversation ;

non-seulement les élèves de ces dernières maisons, écrivaient l'anglais, mais ils le parlaient avec une étonnante facilité.

Le difficile est seulement de trouver une méthode dialogique, bien faite; toutes celles qui existent joignant à d'excellentes qualités, de grands défauts.

Cependant les cours d'Ollendorff, et en particulier celui que viennent de publier MM. Beauchemin & Valois, et qui a été si habilement refondu par le savant abbé Ant. Nantel, a toutes les qualités, sans avoir presque aucun des défauts de ses devanciers ou de ses contemporains

Dès la première page de ce livre, se trouvent une règle de grammaire, des exemples, des dialogues qui l'appliquent et un exercice de conversations où elle se répète de manière à le graver pour toujours dans la mémoire.

Le livre se continue ainsi jusqu'à la fin, revenant sans cesse dans les dialogues et dans les exercices sur les préceptes déjà énoncés.

On comprend dès lors, de quelle utilité peut être ce *Nouveau Cours*, et quel profit peuvent en retirer, pour en former les élèves confiés à leurs soins, nos maisons d'éducation.

Espérons qu'il sera bientôt entre les mains de notre si chère et si intéressante jeunesse canadienne.

ALPHONSE VILLENEUVE

Inst.

MONTRÉAL, 14 Janvier 1871.

L'UNION CATHOLIQUE

Dimanche dernier, le Rév. Père Turgeon a fait, devant les membres de cette société, une magnifique lecture sur le travail. Le sujet n'est pas nouveau, mais sous le pinceau du Père Turgeon, il a revêtu une forme nouvelle et brillante à la fois.

A la prochaine séance, c'est-à-dire dimanche prochain, MM. Georges Beaudry et Alphonse Bellemare feront chacun une lecture, le premier sur *Les passions*, le second sur une question pleine d'actualité.

PETITE REVUE.

L'événement militaire le plus considérable est la défaite des Français près du Mans. Il y avait là près de 300,000 hommes engagés, et la victoire ne se décida que le soir pour les Prussiens. Le résultat, d'ailleurs, est moins important que les pertes qui sont considérables des deux côtés.

L'armée française se retire sur Angers, et l'on s'attend à une nouvelle bataille. Le résultat le plus clair, c'est d'éloigner de Paris l'armée du Prince Charles, aussi bien que l'armée de la Loire. Si, pendant ce temps-là, une puissante diversion était faite à l'Est, le siège de Paris pourrait se trouver gravement compromis.

On annonce qu'un général français est sorti de Paris en ballon, portant aux armées de province les plans de Trochu, afin de mieux concerter les mouvements de défense et de concentration.

Mais tous les plans ont si bien manqué jusqu'ici, qu'on ne saurait compter beaucoup sur eux pour le salut de la France. Les hommes qui la gouvernent aujourd'hui, ne représentent que trop les erreurs qui l'ont perdue, et ce qui l'a perdue ne la sauvera pas. La France est châtiée, quoiqu'elle en dise, et ceux qui sont cause de sa perte, ne pourront lui donner le salut qu'en revenant aux idées qui sauvent :

C'est élémentaire ; jusque-là, la France ne gagnera d'avantages que juste assez pour ne pas mourir ; car Dieu veut qu'elle vive.

A Paris, le bombardement continue avec violence.

Les Prussiens prétendent avoir détruit le Fort d'Issy, et réduit les autres au silence. On en disait autant l'autre jour ; on croyait à un silence de mort, et l'on n'avait produit que ce calme qui précède l'orage.

Un correspondant américain annonce que le bombardement a fait peu de mal aux forts. Quant à la ville, elle a subi des dégâts déjà grands.

Plusieurs monuments ont été frappés par les bombes, qui semblent n'avoir pas d'autre but que de ravager. Dans notre civilisation allemande, ce n'est plus aux remparts qu'on s'attaque quand on veut les prendre, mais on commence par détruire la ville même, pour se venger des difficultés de l'attaque. Les villes sont au moins détruites si elles ne sont pas prises.

Rien de nouveau en Angleterre, si ce n'est qu'on annonce la retraite de M. Bright du cabinet. Si du moins cela indiquait une perte d'influence pour les radicaux. Les radicaux ont bien choisi leur nom, car ils attaquent tout dans la racine même, détruisant tout par le fondement, et de fond en comble. Partout où ils ont paru et gagné l'influence, on voit ce qu'ils ont fait. La France et l'Angleterre, l'Autriche et l'Italie suffisent pour la preuve, sans ajouter l'Espagne.

Aux Etats-Unis c'est la question de l'Alabama qui trouble le sommeil des gens, et qui leur fait s'étirer les bras jusqu'au Canada. Ils soupirent, ils s'étendent, ils s'endorment, et se réveillent toujours avec le Canada dans l'œil. Ma foi, ils ont bien raison de vouloir de nous. Seulement, à les entendre, ce n'est pas notre faute si nous sommes aimables, c'est la nature qui est coupable !

En Canada c'est la Cour du Recorder qui cause le plus d'émotions, et qui intéresse le plus de monde à la fois. Ensuite viennent les élections municipales de Montréal, et enfin la polémique insipide de certains correspondants. La vertu qui les domine c'est l'outrecuidance, qui les porte à croire que le public s'échauffe de leurs billevesées. A Québec ces gens-là s'occupent à tracer de nouveau les voies de la Providence, comme s'il s'agissait du chemin Gosford tandis qu'à Montréal, ils commettent les amosités privées. Besogne immortelle, comme dit la chanson.

Mais aussi que voulez-vous qu'il arrive de drôle dans un pays comme le nôtre, gouverné par des *ganaches*, selon le Colonel Woolsey ? Oh ! le triste pays, bien digne d'être examiné avec les lunettes rouges du Pays On disait que Sir Georges ne regardait jamais qu'avec des lunettes vertes ou bleues "Le Canada, son pays, ses amours !" Mais voici que le Colonel Woolsey l'a bien vu lui dans ses lunettes noires, et quelle chose affreuse il a découvert. Quand on pense qu'en Canada il n'y a rien de bon, pas même un diner à six piastres par tête ? C'est pourtant payer assez cher l'honneur d'aller manger avec un âne. Sir John seul est un homme comme il faut ; tous les autres, y compris M. Cartier, sont des gens communs. Autrefois les ânes frappaient de préférence les lions malades' mais aujourd'hui la santé de Sir Georges ne les émeut. Cela dénote toujours un certain courage.

CONFERENCE

SUR

LE BUT DE L'UNION CATHOLIQUE

PAR

M. ALPH. VILLENEUVE, INSTITUTEUR.

(Suite.)

Oui ! pour vivre à la vie, comme à la vérité, il faut le sacrifice, le renoncement à soi. N'est-ce pas par la vertu de cette loi du renoncement, loi que l'homme peut méconnaître, mais dont il ne secoue pas impunément le joug, que depuis dix-neuf siècles le monde a été transformé ? N'est-ce pas elle qui a, par degrés, émancipé la plèbe antique, pour en faire le *peuple chrétien* ? N'est-ce pas elle qui en élevant le mariage à la dignité de sacrement, a régénéré la famille, pierre angulaire de la société ? N'est-ce pas elle qui a doté le monde de la seule liberté vraie et possible ? N'est-ce point encore par la vertu de cette loi du renoncement chrétien, que du mélange d'une société qui se mourait de corruption et d'une autre société plongée dans la barbarie, le christia-

nisme a fait sortir cette société moderne, si grande, si forte encore, malgré les cruelles épreuves auxquelles la soumet, en Europe, par exemple, l'oubli du principe qui avait été, pendant des siècles la source de ses prospérités ? Oui ! et il m'est aussi consolant de le dire, qu'il peut m'être doux de l'espérer, c'est dans le principe du renoncement, qui heureusement vit encore dans les cœurs chrétiens, que les sociétés puiseront la gloire de vaincre le mal auquel il semble qu'elles vont succomber ; car, comme nous l'avons établi tout à l'heure, c'est dans ce principe que la Vérité, base essentielle de toute vie, puisera la force de vaincre l'erreur et d'illuminer de nouveau le monde.

Et qu'on veuille bien le remarquer, je ne parle pas seulement de la vérité divine, de la vérité catholique, je parle de la Vérité objet des Lettres ; c'est-à-dire de la vérité scientifique aussi bien que de la vérité religieuse. Et je dis que sans la loi du renoncement, l'homme, quelque soit son génie, ne fera jamais un pas dans le vrai.

Qu'est-ce que l'air, se demande le physicien ? Il répond : c'est un gaz permanent, pesant, diaphane, invisible, incolore, inodore, insipide, élastique et très-compressible, composé de soixante-dix-neuf parties de gaz azote, de vingt et une de gaz oxygène et d'une très-petite quantité de gaz acide carbonique. Qu'est-ce que l'espace, se demande un mathématicien fameux ? C'est, dit-il, une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

C'est très-bien répondre ! Et ce que je comprends le mieux dans ces définitions scientifiques de l'air et de l'espace, me paraît être cette *impuissance* en vertu de laquelle je n'y comprends rien. De ce côté-là, j'ai au moins la consolation d'élever mes connaissances physiques et mathématiques à la hauteur de celles des deux savants que nous venons d'interroger ; car, je ne crains pas de l'affirmer, jamais ni eux, ni moi, ni d'autres ne sauront le dernier mot de l'air et de l'espace. Il y a là, comme en toute chose, une obscurité impénétrable, et qui repose sur des données incompréhensibles devant lesquelles notre raison doit se renoncer, sous peine d'être réduite à une éternelle impuissance.

Nous connaissons maintenant la Vérité ; nous savons ce qu'elle est et par quel secret nous pouvons l'acquérir, que nous reste-il à dire sur elle ?

Une seule chose : qu'elle ne meurt pas.

Non-seulement, dit une note que je ne sais à qui attribuer, mais dont le sens profond frappera tout le monde, non-seulement la vérité ne peut cesser d'être en soi, mais elle ne peut cesser d'être non plus au sein de l'humanité. Le grain de froment, enfoui dans le sol, ne s'y décompose que pour se multiplier en de nombreux grains de blé qui sortent bientôt de son tombeau. Aucune chose ne s'anéantit dans la nature ; chacune renaît de sa destruction et ne fait jamais que se transformer. Combien mieux le principe de toutes choses doit-il se retrouver plus vivifiant encore après cette mort apparente ; combien mieux la vérité, crucifiée sous la forme de l'homme au sommet du Golgotha, devait-elle se reproduire sous mille formes diverses pour pénétrer de proche en proche l'humanité entière, arriver jusqu'à nous à travers les âges, passer à nos neveux jusqu'à la consommation des temps, et régner ensuite, toujours immuable, toujours ancienne et toujours nouvelle, dans les profondeurs de l'éternité. Non, non, la sollicitude du Père n'est pas tarie ; les éternelles lois ne sont point en défaut, et le mystère de mensonge et d'iniquité devait se traduire pour nous en trésor de science et de justice. Car, *la miséricorde du Sei-*

gneur est fermement établie sur nous, et sa vérité demeure à toujours, quoique puissent faire nos passions.

Oui ! la vérité demeure. Ouvrons plutôt nos yeux et scrutons un moment dans l'horizon des Lettres, ce qui reste encore de vérités fermes dans leur voie. Dans les Lettres divines nous nommons d'abord un Dieu éternel, en trois personnes, se rendant perpétuellement dans le Ciel un témoignage ineffable de vie, d'intelligence et d'amour ; puis la création de l'univers, l'élévation primitive de l'homme à une destinée surnaturelle, sa chute ; et, par suite, le vice de notre origine ; l'économie de l'Incarnation, de la Rédemption, de la Grâce, de l'Eglise ; enfin l'existence d'une autorité infaillible pour conduire l'homme à la vérité.

Dans les Lettres humaines, qui pourrait compter les principes reconnus et reçus comme des vérités fondamentales ? Qu'il nous suffise de mentionner les vérités philosophiques, morales, politiques ; celles des Mathématiques, de la Chimie, de la Physique ; celles encore de l'Astronomie, de la Littérature, des Arts, de la Physiologie et de la Géologie ; les vérités sociales et historiques ; enfin toutes les vérités qui sont ici-bas le domaine de l'intelligence de l'homme.

Telles sont les lettres, messieurs. Et nous ne remplissons pas notre fin, si nous ne parvenons à produire leur alliance avec la Religion : alliance qui est notre troisième mot d'ordre.

III.

Après ce que nous avons dit de la Religion et des Lettres, l'alliance proposée n'est plus un problème.

Pour allier la Religion et les Lettres, il nous suffira, après avoir élevé notre Religion à la hauteur de l'amour, et les Lettres, à la hauteur de la vérité, de confondre, dans une seule et même passion, dans une seule et même vie, l'amour et la vérité ; c'est-à-dire : *aimer la Vérité.*

Nous aimerons la Vérité ; nous l'aimerons d'abord pour nous-mêmes.

Nous la chercherons partout, afin de la posséder toute entière. La Vérité sera l'élue de notre amour. Nés pour vivre des spéculations intellectuelles et morales, nous nous enrôlerons sous le noble étendard de la Vérité, afin de la suivre pas à pas dans sa marche difficile !

Nous lui consacrerons le printemps, l'été, l'automne et même l'hiver de notre vie !

Nous oublierons, ou plutôt, nous mépriserons les plaisirs, les divertissements, les honneurs, les richesses, pour les yeux et chercher partout dans la mesure de notre existence, au ciel ou sur la terre, la Vérité, objet de notre amour !

Nous la chercherons le jour, nous la chercherons la nuit ; nous la demanderons au présent et au passé, à l'homme et à Dieu même !

Nous la chercherons dans le silence de notre cœur et de notre intelligence, dans le repos de notre esprit et de notre âme. Les bruits du dehors empêcheront peut-être notre voix d'arriver jusqu'à elle. Eh bien ! nous ferons en nous un silence encore plus profond, et, nous éloignant de tout tumulte, nous élèverons vers elle la clameur de notre âme désolée !

Nous la demanderons encore à la Science ; elle nous ouvrira ses profondeurs mystérieuses, nous dévoilera ses prodigieux secrets et nous communiquera des choses d'une beauté et d'une richesse étonnantes.

Nous la demanderons à la Théologie, qui est presque toujours l'œuvre d'hommes inspirés : elle nous dira la

vérité sur Dieu, sur l'homme, sur tout; elle nous inondera de la plus grande lumière qu'il y ait en ce monde!

Nous la demanderons à la Philosophie: Elle nous élèvera au-dessus de la sphère ordinaire et elle nous placera dans une région élevée, d'où nous contemplerons magnifiquement la vaste étendue et l'affinité secrète des objets de la connaissance humaine!

Nous la demanderons à l'Histoire: elle développera, sous nos yeux, la vie des nations, des empires, des siècles, du genre humain. Par elle, nous connaissons l'action de Dieu sur le monde, et nous aurons, d'une manière certaine, la mesure des forces de l'homme pour lui-même. Par elle, nous serons initiés au grand secret de la vie et aussi de la mort; car elle nous fera ce qui élève et établit, comme ce qui détruit et renverse; en un mot, elle nous appropriera la vérité que les siècles portent dans leurs flancs!

Nous la demanderons à l'Histoire Naturelle, à la Physique, à la Chimie, aux Mathématiques, à la Politique, à l'Economie, nous la demanderons à toutes les sciences, à toutes les lettres, qui la recèlent dans leur sein!

Enfin, nous la demanderons au Christ. Il est la sagesse toute entière. Comme Dieu, il porte toute la sagesse divine; comme homme, toute la sagesse humaine. Mais de même qu'il n'y a en Lui qu'une seule personne, il n'y a aussi en Lui qu'une seule sagesse, la sagesse pure et simple. Et cette sagesse, toute haute, toute sage, toute profonde qu'elle soit, nous est accessible par plus d'un côté. Car, en outre que le Christ s'est fait tout à tous, il affirme qu'il est la porte, la voie, la vie de la Vérité. Allons donc au Christ.

Sans doute, tout cela nous coûtera cher; et il nous faudra verser bien des sueurs laborieuses, répandre bien des larmes amères, avant que de nous unir à la Vérité. N'importe *dixi nunc coepi*; nous nous mettrons à l'œuvre. Nous rompons avec la nature perdue, pour suivre la nature sauvée, avec la raison orgueilleuse pour suivre la raison soumise. Nous rompons avec nos goûts, nos habitudes, nos mœurs, nos préjugés, nos apathies. Nous ferons taire les mille voix des vaines pensées, des désirs inquiets, des passions mauvaises. Nous ferons plus. Nous briserons, s'il le faut, avec notre temps, notre siècle: toutes choses qui peuvent être des empêchements et des obstacles invincibles à nos divines noces avec la Vérité.

Ah! Oui! aimons la Vérité; sacrifions lui tout. Mourons en elle et pour elle, pour vivre en elle et pour elle; et notre âme réfléchira la Vérité, comme les ondes pures de nos belles rivières réfléchissent les rayons du soleil.

Nous aimerons aussi la Vérité pour les autres; nous consacrerons notre vie à la faire triompher dans les âmes des hommes, nos frères. Une fois que nous aurons allié en nous l'amour et la Vérité, nous serons naturellement amenés à réaliser cette alliance chez les autres.

Comme ces globes qui répandent forcément dans leur orbite la lumière dont ils sont pénétrés, nous ne pourrions jamais garder captive, dans nos étroites poitrines, la vérité devenue notre possession. Nous sentirons le besoin de la communiquer à ceux qui l'ignorent; de la faire mieux connaître à ceux qui n'en ont qu'une idée imparfaite, de la défendre contre ceux qui l'attaquent, et surtout de la venger contre ceux qui l'insultent.

IV.

Permettez-moi de conclure, Messieurs, en tirant quelques réflexions pratiques des principes que nous venons de poser.

Au milieu des agitations politiques et religieuses où les

Canadiens catholiques vivent depuis quelque temps, ils s'interrogent avec anxiété sur les causes du mal qui les dévore et dont les progrès, lents et longtemps libres, se sont tout à coup révélés par tant de haine de la vérité et de la justice.

Ce n'est pas qu'avant cette époque, les doctrines qui viennent de s'affirmer dans le procès Guibord et dans d'autres questions, n'existaient pas. Non, comme ces volcans qui ne retiennent longtemps les torrents de leurs laves, qu'afin de se grossir de pierres, de scories, de cendres et d'être plus terribles, depuis longtemps ces doctrines étaient et au sein de l'Institut, et dans l'esprit de la portion gallicane relativement petite de notre population, et dans une certaine classe de nos politiques.

Les doctrines sont faites pour l'application; elles tendent sans cesse à passer dans les faits. Si on les laisse grandir, se développer dans l'ombre, elles se fortifient et, bientôt, deviennent d'irrésistibles réalités. Ne cherchons pas ailleurs les causes du malaise qui pèse aujourd'hui sur nous et avouons franchement qu'il y a chez nous plus de coupables qu'on ne le croit.

Il aurait fallu combattre le mal dès sa première apparition; on ne l'a pas voulu, on ne l'a pas fait. Quelques hommes dévoués l'ont tenté, il est vrai, mais ils n'ont pas été secondés et leur zèle, trop isolé, n'a pu suffire.

Trop longtemps, la plupart de ceux qui, par leur position sociale, étaient appelés à servir leur pays dans les grands emplois et à aider leurs semblables, ont servi leur égoïsme et rien de plus. Trop longtemps, ils ont cru que la Vérité pouvait se passer de leur service. Aussi qu'est-il arrivé? Il est arrivé ce qui arrive et ce qui arrivera toujours sous de telles circonstances:

—Le terrain des bons principes est resté presque désert, et tandis que les enfants du bien, perdus, pour la plupart, dans la paresse intellectuelle, ensevelis dans la boue de leur intérêt particulier, ou enchaînés par la peur ou le respect humain, dormaient le sommeil des lâches et des traîtres, les fils de l'irreligion consacraient leurs veilles à édifier la Babylone de l'erreur et du mal.

J'exagère peut-être? Et ma parole, gonflée d'amertume, pleine d'inquiétude, lance probablement à la face de plusieurs des miens, un reproche injuste ou trop sévère.

Hélas, non! Je n'exagère pas, et, malgré les angoisses dont mon cœur déborde, je ne suis ni trop sévère ni injuste.

Car enfin, l'école de l'Institut avait-elle attendu le *procès Guibord* pour énoncer ses principes anti-religieux? N'avait-elle pas, depuis longtemps, enseigné, à chaque occasion favorable, que l'Eglise est intolérante et tyrannique, qu'elle est ennemie du progrès et des sciences et que le temps est venu, pour les peuples libres, de briser avec elle.

Le *porte-étendard* de cette école souvent et à diverses reprises, n'avait-il pas, avec une habileté de langage et un talent incontestable, proclamé que la raison humaine est le seul moyen d'arriver à la Vérité et que les vertus naturelles sont seules nécessaires au salut?

Est-ce que, après avoir substitué aux dogmes de la Foi et de la vertu chrétienne, le dogme du Rationalisme et du Naturalisme, et bien avant le procès Guibord, les Chefs les plus considérables de la libre pensée, n'avaient pas enseigné une *histoire* aussi fautive que leur *théologie* et leur *philosophie* étaient erronées?

Pour saper la vérité catholique, l'Institut Canadien n'avait-il pas, depuis longtemps, fouillé dans le passé pour

en retirer, les unes après les autres, toutes les erreurs religieuses, politiques, morales, philosophiques, sociales et historiques que les siècles ont vues s'accumuler dans les monuments de la pensée humaine ?

Est-ce d'aujourd'hui que l'autorité épiscopale lutte à Montréal, contre les prétentions du gallicanisme ?

Cependant, à part la haute autorité ecclésiastique et quelques âmes généreuses, qui, avant une année, s'est présenté pour lutter, par les Lettres, contre toutes ces erreurs ?

Certaines vues politiques, tendant à ruiner les *intérêts conservateurs* ont été, il est vrai, combattues par les organes dévoués à ces principes. Un livre même d'une grande habileté, "Le Rougisme en Canada," a paru. Mais le silence qui s'est fait trop tôt autour de ces polémiques, a paralysé le bien qu'on en pouvait attendre. D'autres polémiques sur des points plus importants, ont eu lieu, qui n'ont point atteint entièrement leur but, à cause de l'isolement où on les a laissés. Il aurait fallu que des rangs du sacerdoce et des classes libérales, de nombreuses adhésions fussent venues appuyer vigoureusement ces efforts particuliers : revêtus d'une telle sanction, ils auraient eu, on le comprend, une force sans pareille.

Quand Montalembert réclama, pour la première fois, à la face de son malheureux pays, la liberté religieuse, trois voix s'élevèrent pour saluer cet acte d'héroïque courage. Le jeune et noble comte parla de nouveau ; huit mille voix, venues de partout, lui crièrent : *courage !* Bientôt, des évêques, des prêtres, des laïques illustres, s'associèrent à Montalembert, et, soit dans la *presse*, soit à la *tribune sacrée* ou parlementaire, luttèrent avec lui ; les adhésions se multiplièrent jusqu'à atteindre plusieurs millions ! C'en fût assez, les fils de l'erreur durent céder à la multitude d'hommes de bien, qui s'étaient ralliés au parti catholique en France.

Nous faisons malheureusement le contraire. Nous laissons faire les principes, nous nous appuyons, sans vouloir nous aider en rien, sur la Providence, comme si la Providence devait nous sauver gratuitement. Pendant ce temps, l'erreur grandit, se développe, s'étend et domine peu à peu dans les âmes.

Non-seulement, nous ne nous unissons pas aux *rarees courages* qui offrent à la vérité trahie et bafouée, l'hommage d'une réparation généreuse ; mais nous nous tournons même contre eux.

N'est-ce pas, au moins, ce qui est arrivé tout dernièrement ? En face du péril extrême qu'a couru et que court encore la vérité catholique en Canada, n'avons-nous pas eu la douleur de voir ceux qui avaient le droit et le devoir de défendre les bons principes, se ruer avec fureur sur ceux qui, en face des *tribunaux* ou du public, ont eu le courage de flageller l'erreur et de proclamer la vérité ?

Donc, messieurs, si l'erreur s'est développée et affermie chez nous, c'est que beaucoup d'hommes de bien ont failli à leur mission ; c'est que beaucoup sont restés muets, lorsqu'il fallait parler ; c'est que beaucoup se sont retirés en eux-mêmes, lorsqu'il fallait se sacrifier ; c'est que beaucoup ont dormi, lorsqu'il fallait veiller ; c'est que beaucoup ont fui, lorsqu'il fallait combattre.

Tandis que l'erreur étudiait, travaillait, parlait, agissait, la vérité, endormie en un trop grand nombre, laissait faire le mal, se contentant de blâmer, de blâmer sans les refuter, les partisans des faux principes ; comme si pour avoir le droit de blâmer, il ne faudrait pas être soi-même à l'abri de tout reproche !

Les catholiques ont reproché aux membres de l'Institut de propager des principes condamnés par l'Eglise ; et, eux, catholiques, qui ont la conviction des principes contraires, ils n'ont pas même eu le courage de les défendre ! Les catholiques accusent les libéraux de séparer l'Eglise de l'Etat, et eux ne veulent rien faire pour amener l'alliance de ces deux saints pouvoirs ! Quatre ou cinq catholiques combattent pour tous, et les autres les regardent faire, comme si ce n'était pas de tous qu'il s'agit. Ainsi en était-il de la lie de Bohême : elle suivait les grandes armées, pillait, vivait de la guerre et ne la faisait point.

Quoi ! les *libres penseurs*, les *gallicans*, les *libéraux*, les hommes politiques seraient tenus de sacrifier leurs idées les plus chères, de compromettre leur influence, de jouer leur existence politique ; et nous chrétiens, nous catholiques, nous n'aurions qu'à les regarder faire, qu'à juger de leurs coups, et qu'à nous exposer à rien ! Mais ce serait là, comme le disait Montalembert, avec qui j'essaie de parler depuis un moment, la plus sanglante des injustices, si ce n'était la plus ridicule des illusions ! Et c'est quand le Christ, trahi et bafoué, est indignement chassé de partout comme un imposteur et un malfaiteur ; c'est lorsque, couvert d'opprobre et abreuvé de son sang dont on ne veut pas, le Christ, comme un misérable mendiant, s'en va glanant çà et là quelques âmes miraculeusement échappées au naufrage universel, que nous l'abandonnons lâchement, et que nous lui disons dans la contention de notre amour : *Seigneur, vous savez bien que je vous aime !* Mais ce n'est pas là seulement une trahison, c'est un maudit blasphème !

Cependant nous prions, nous nous confessons, nous communions ; comme si la Religion n'était qu'un ensemble de pratiques extérieures, qu'une odieuse grimace, qu'un jeu dérisoire !

Voulez-vous savoir, messieurs, quelle est la Religion vraie, la prière réelle, traduite en langage usuel, des catholiques qui gardent la neutralité sur le vaste champ de bataille de la vérité ? Ecoutez !

Notre Père qui êtes aux cieux ; et il faut bien, si vous êtes encore quelque part, Seigneur, que vous soyez dans ces régions reculées du zénith, puisque les hommes vous ont chassé de partout ici-bas.

Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ; si toutefois cela peut se faire sans coup férir ; car quand à nous, nous aimons la paix et la tranquillité, et nous serions désolés d'avoir à désertir votre cause, Seigneur, si son maintien exigeait le moindre acte de courage.

Donnez nous notre pain quotidien ; ajoutez-y des plaisirs : *panem et circenses ;* et si le tout est d'une mastication facile, et d'une digestion prompte et aisée, soyez persuadé, Seigneur, que nous n'en laisserons pas même perdre les miettes.

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons, Seigneur, à ceux qui vous insultent, qui vous méprisent et vous offensent.

Ne nous induisez point en tentation ; autrement, ennemis que nous sommes, Seigneur, de toute résistance, nous abandonnerions bien vite la partie, et c'en serait fait de nous.

Mais délivrez-nous du mal ; en ayant soin pourtant de ne point, Seigneur, nous arracher à nos habitudes de dissipation, de paresse, de plaisir et de volupté.

Ainsi soit-il ; arrangez-vous, Seigneur ! *Amen ;* sauve qui peut ! *Alleluia !!!*

Ne me reprochez pas, messieurs, cette ironie amère. Elle est au fond et dans la réalité même des faits, et je ne

la signale que pour proclamer que telle ne doit pas être la Religion de "l'Union Catholique."

Certes, je le dirai avec un légitime orgueil, si "l'Union Catholique" n'a pas été tout ce qu'elle devait être, elle a pourtant, par quelques-uns de ses membres, prouvé plus d'une fois, qu'elle renferme dans son sein des âmes grandes, plus grandes que les malheurs du temps où elles sont condamnées à vivre.

Sans parler de ceux de nos membres qui défendent, dans les journaux, les principes de l'Encyclique et du Syllabus de 1864, que dire de cet avocat des droits de l'Eglise et des principes ultra-montains dans une cause à jamais célèbre ? Rome l'a glorifié ; les hommes de bien lui ont voué leurs hommages, et "l'Union Catholique" lui consacre le culte de son admiration reconnaissante. Hélas ! le gallicanisme l'a persécuté et rejeté comme un serviteur inutile de la vérité et du droit. L'Union Catholique l'a su, et elle ne l'a pas vengé par une solennelle et vigoureuse protestation ! Pourquoi ?

Parce que si "l'Union Catholique" a ses forces, elle a aussi ses faiblesses. Et elle a ses faiblesses, parce qu'elle n'a point encore réalisé sa mission dans le *degré convenable*. Je dis dans le *degré convenable*, et j'appuie à dessein sur cette expression.

Sans doute, ce que nous faisons ici chaque Dimanche, est bon, très-bon, il le faut continuer. Cependant, ce n'est pas assez, il faut faire plus.

Si je ne me trompe, messieurs, n'avons nous pas découvert tout à l'heure, dans la Religion, l'Amour ; dans les Lettres, la Vérité, et comme alliance de ces deux saintes choses, l'amour de la Vérité pour soi et pour les autres ?

Et bien ! ce que nous faisons tous les Dimanches, c'est une partie de l'amour de la Vérité pour nous. Quant à l'amour de la Vérité pour les autres, nous ne l'avons pas dans le *degré convenable*, puisque, à part les honorables exceptions dont j'ai parlé il y a un instant, il ne s'est rien produit dans "l'Union Catholique" pour faire triompher la Vérité au dehors.

Heureusement, ce qui ne s'est pas fait jusqu'à cette heure, va se faire désormais.

Tous nous sommes unanimes à le dire : les constitutions de notre Union ont besoin d'un plus grand développement.

Oui ! nous développerons les constitutions de notre société, de telle façon que la jeunesse, rayonnante d'immortalité et d'espérance qui se presse dans notre sein, puisse ouvrir son cœur et son intelligence à l'amour de la Vérité.

Nous déciderons que pour entrer dans notre jeune bataillon, il faut être fermement résolu à combattre le bon combat : combattre au dedans contre la nature viciée, contre les passions mauvaises, contre la paresse intellectuelle, contre la raison orgueilleuse ; combattre au dehors contre le mal, contre l'irréligion, contre la haine.

Nous n'enrôlerons sous notre étendard que les amants et les apôtres de la Vérité ; de la vérité religieuse, de la vérité politique, de la vérité morale, de la vérité scientifique, de la vérité sociale.

Mais, afin de nous rendre plus facile l'accomplissement d'aussi saints devoirs, que ferons nous ?

Il ne m'appartient pas de la décider ; cependant, s'il m'est ici permis d'émettre une opinion, je dirai que ce sera en se formant en *comités* pour l'étude des différentes questions qui intéressent l'humanité.

Ces *comités* répondraient aux trois ordres de vérités connues, savoir : les vérités purement divines, celles dites

purement humaines, et celles qui, par leur nature, touchent aux deux premières. Un *bureau* particulier, formé du noyau des comités, proposerait les sujets d'étude, qui devront être approfondis dans le courant d'un mois.

Toute question, ainsi soigneusement étudiée, serait ensuite exposée dans son vrai jour à tous les membres.

Puis, quand il adviendrait, ce qui arrive trop souvent, qu'un principe vrai en religion, ou en quoique ce soit, serait attaqué par les hommes, les Sociétés, les Instituts, les journaux, le *bureau* choisirait dans les comités spéciaux, un ou des membres pour combattre l'erreur, et rétablir, par la publicité, la vérité méconnue ou outragée.

Toutefois, cette lutte se ferait avec amour et charité, bien que vigoureusement ; c'est à dire qu'en attaquant les erreurs, nous respecterons les personnes. Ce serait le contraire de ce qui a été le plus généralement pratiqué jusqu'ici. On s'est attaqué aux personnes de préférence aux erreurs. Aussi les erreurs sont restées et les personnes de même ; car elles avaient eu le bon esprit de se dérober sous leurs erreurs.

Nous étudierons encore nos mœurs et les différents besoins du pays, nos tendances bonnes ou mauvaises, les remèdes à nos maux et les secrets de nos forces. Par là nous exercerons sur notre patrie, une grande et heureuse influence.

Sera-ce tout ? Non.

Nous nous appliquerons surtout à devenir des chrétiens dévoués, intrépides, forts, saints et d'un courage sans bornes.

Ainsi nous réformerons les mœurs domestiques, nous inspirerons les vertus sociales et nous préparerons des miracles inespérés de restauration intellectuelle morale et religieuse.

Ainsi, la jeunesse, qui ne demande pas mieux que de vivre, voyant quel germe de vitalité possède "l'Union Catholique," viendra se jeter dans son sein pour s'y former et y puiser les vertus et les lumières dont le monde a aujourd'hui un si profond besoin.

Ainsi "l'Union Catholique" deviendra une grande école à laquelle se rattacheront, en Canada, tous les vrais chrétiens et les vrais citoyens ; une école qui pourra même, si elle le veut, obtenir les services, les hommages et la reconnaissance de tout ce que le monde catholique renferme d'amants et d'apôtres de la Vérité.

Pour accomplir toutes ces choses, il faudra nous immoler à chaque instant : nous le ferons.

Il nous faudra faire des sacrifices de toute sorte ; sacrifice de temps et de plaisir pour étudier ; sacrifices pécuniaires pour nous procurer ce qu'il nous manque d'ouvrages modernes, de salles, etc. ; sacrifice de la peur, de la crainte, du repos, du respect humain, pour lutter avec courage et profit contre le torrent de l'erreur et du mal qui débordent de toutes parts.

Tous ces sacrifices, nous les accomplirons généreusement.

Epris de l'amour de Dieu, des hommes et de la Vérité, nous mourrons en nous-mêmes à tout, afin de renaître à tout et à tous.

Nous nous sacrifierons à notre but, afin de l'atteindre heureusement.

Par là, "l'Union Catholique" deviendra un grand arbre, aux fortes et nobles tiges ; un arbre qui sera l'honneur et la gloire du Catholicisme et du Canada, par la force de son tronc, l'étendue de ses rameaux, la richesse et la fraîcheur de son feuillage ; un arbre enfin, dont la superbe tête se dorera et s'illuminera magnifiquement aux rayons du soleil de la Religion et des Lettres !

VARIETES.

Alexandre Dumas fils, dinait à Marseille chez le docteur Gistal, l'un des célébrités médicales du pays.

— Mon cher ami, lui dit l'amphitryon en passant au salon pour rendre le café, on dit que vous improvisez; honorez donc, s'il vous plaît, mon album d'un quatrain de votre façon.

— Volontiers, répondit le poète.

Et, tirant un crayon, il écrit sous les yeux de son hôte, qui le suit du regard :

Depuis que le docteur Gistal
Soigne des familles entières,
On a démoli l'hôpital...

— Flatteur ! dit le docteur en l'interrompant.

Mais Dumas ajoute :

Et l'on a fait deux cimetières.

..

L'archevêque de X... était dans un salon de Paris.

Vers dix heures, les dames arrivèrent en toilette de bal.

En voyant leurs robes décolletées, le prélat se leva et fit mine de se retirer.

— Quoi, déjà monsieur ? dit la maîtresse de la maison.

— Que voulez-vous ! madame, on me chasse par les épaules.

..

M. Dupin disait, après une averse de discours plus insignifiants les uns que les autres :

— La tribune est comme un puits : quand un seau descend, l'autre remonte.

..

Un jeune homme avait écrit, dans la même journée, deux lettres ridicules à mademoiselle Déjazet ; le lendemain, une troisième épître arriva.

— Ah ça ! s'écria l'artiste, il tient donc bien à prouver qu'il est un sot en trois lettres.

..

A Saint-Germain-en-Laye, un clerc de notaire, pris d'un désespoir d'amour, vient de se jeter au fond d'un puits.

— Voilà qui est agir en seau ! s'est écrié Alfred de Musset.

..

Je relis Montaigne pour la sixième fois, disait M. A... connu pour aimer très-peu la lecture,

— Monsieur est relieur ? demanda quelqu'un.

..

Dans un salon

Une jeune dame à un vieux monsieur. — Il faut absolument que je valse avec vous.

Le vieux monsieur, rougissant. — Oh ! madame à mon âge !...

La jeune dame. — Je vous en prie !

Le vieux monsieur. — C'est que je ne sais plus.

Il ya si longtemps que je n'ai valsé !

La jeune dame. — Qu'est-ce que cela fait ? Je sais valser pour vous. Je connais toutes les valse, moi, — la valse à trois temps. — la valse à deux temps...

Le vieux monsieur, avec mélancolie. — Ah ! madame !... la valse n'a qu'un temps !

LES AMERS
DE
M. DÉPATI.
No. 379, Rue St. Laurent.



Je soussigné, certifie que depuis plusieurs années je souffrais d'une affection de cœur des douleurs très vives se faisaient sentir à la région du cœur, et des envies de vomir se répétaient très souvent sans pouvoir rien évacuer, surtout la nuit jusqu'à vingt et trente fois. Dans ces moments il m'était presque impossible de parler, et j'étais d'une faiblesse telle qu'il m'était impossible de marcher seul. Souvent j'ai pensé que c'en était fait de moi.

Un jour que je relisais les journaux en cherchant quelques secours à ma maladie, je remarquai le certificat de M. Chartrand N. P. concernant les AMERS de M. DÉPATI. Comme je connaissais déjà M. Chartrand, je résolus de m'informer à lui de ce remède si extraordinaire, d'après ses recommandations je pris partie de faire usage des Amers de M. Dépati. Après l'usage de deux bouteilles seulement je trouvai un tel changement chez moi, que j'en suis tout émerveillé. J'ai repris mon appétit, ainsi que mon sommeil, et je ne ressens aucune douleur maintenant à la région du cœur, et le vomissement est entièrement disparu.

Je puis recommander les Amers de Mr. Dépati comme un remède très efficace, pour ceux qui sont atteints de la maladie de Cœur.

H. S. BEAUDRY
Emp. du Gouvern.

Je, soussigné, certifie que depuis longtemps je me suis trouvé attaqué de consommation; voilà à peu près quatre ans je me suis fait soigner par plusieurs médecins et je n'ai jamais obtenu aucun soulagement. Je n'avais point d'appétit, j'éprouvais toujours de gros mal de tête, presque toujours envie de vomir. Après avoir pris trois ou quatre bouteilles des Amers de Monsieur Dépati, je me suis senti un grand soulagement; après en avoir pris pendant trois ou quatre semaines je me suis trouvé parfaitement guéri.

Je recommande bien les Amers de Monsieur Dépati aux personnes qui souffrent de la même maladie que moi.

PIERRE BEAUCHAMP
Rue Hyppolite

Je, soussigné, certifie que je suis tombé en consommation il y a à peu près un an. Je demeure à la campagne, à la Longue-Pointe. Je me suis fait soigner par tous les médecins de la place: ils me disaient que j'étais en consommation, mais ils ne pouvaient pas me faire de bien. J'ai vu sur les journaux qu'il y avait un Monsieur Dépati à Montréal qui soignait pour cette maladie. Je me suis donné la peine de venir le voir. J'avais toujours mal à la tête, je ne pouvais pas garder mes vivres et je ne pouvais pas voir jour à mes occupations. Après avoir pris les Amers de Monsieur Dépati pendant trois ou quatre semaines, je m'en suis retourné chez nous avec une provision de ce remède dans l'espérance de me guérir parfaitement.

Je ne puis pas vous recommander assez les Amers de Monsieur Dépati, ils sont d'une efficacité prodigieuse.

Mme. ANTOINE MONETTE

Je certifie que depuis au-delà huit à neuf mois je toussais extraordinairement, j'avais souvent des envies de vomir et ce que j'expectorais se détachait avec peine et était très visqueux. J'avais presque complètement perdu l'appétit. J'étais devenu si faible que c'était avec beaucoup de difficulté que je remplissais mes occupations ordinaires, mes jambes pouvaient à peine me

supporter, j'éprouvais une douleur continuelle à la tête; ce qui me rendait insouffrant surtout lorsque je toussais, Je sentais de grandes douleurs dans le bas-ventre et il se faisait dans ma poitrine un bruit semblable au rale, Je fatiguais beaucoup en parlant. Je crus réellement que je tombais en consommation. Je consultai plusieurs médecins. Ils me donnaient des remèdes pour me soulager seulement, mais aucun me soulageait.

Depuis un mois que je prends des Amers de M. Dépati je suis parfaitement bien, j'ai un excellent appétit, mes forces sont revenues. Je certifie que je suis comme à l'âge de quinze ans.

Je recommande particulièrement les Amers de M. Dépati, je leur suis redevable de ma santé.

Mme. JOSEPH SANSOUCI
Rue St. Charles Borromé No. 219.

Je certifie que depuis plusieurs années j'étais bien faible, j'avais presque toujours mal dans le dos et à l'estomac j'avais toujours des points de côté; à peine si j'étais capable de marcher pour vaquer à mes occupations. Depuis une quinzaine de jours je prends des Amers de M. Dépati, j suis parfaitement guéri, je ne me sens plus aucun mal. Je suis bien redevable de ma santé à M. Dépati.

Je recommande bien aux personnes qui souffriront de la même maladie d'aller consulter M. Dépati.

LAURENT MILLETTE.

Je certifie que depuis au-delà de deux ans que j'étais bien malade d'une maladie de cœur qui me faisait souffrir beaucoup, j'ai employé plusieurs médecins, et aucun n'a pu me donner du soulagement. Je suis allé consulter M. Dépati, Après avoir pris six bouteilles je me suis trouvé parfaitement bien. Je suis bien redevable de ma santé à ces Amers. Toutes les personnes qui souffriront de la même maladie que moi devraient aller voir M. Dépati.

Mme POIRIER, Tanner, des Rollands.

NOUVEAU COURS
—DE—
LANGUE ANGLAISE

—SELON LA—

METHODE D'OLLENDORFF

A l'usage des Ecoles, Académies, Pensionnats et Collèges

2e Edition, revue et corrigée

Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec

1 volume in-12, de 240 pages.

PRIX, solidement cartonné, \$4 la douzaine.

La vente de 5000 exemplaires de cet ouvrage dans l'espace de deux ans, et son adoption par les premières institutions du pays, parlent éloquemment en faveur de son mérite. Le Nouveau Cours de Langue Anglaise devrait se trouver dans toutes les maisons d'éducation et les écoles où l'on enseigne l'anglais.

A vendre chez

C. O. BEAUCHEMIN & VALOIS,

Libraires-Imprimeurs,

237 & 239, Rue St-Paul.

12 janvier 1871

LES CÉLÈBRES
PASTILLES A VERS



DE DEVINS

Approuvées par les Médecins Français et
Anglais les plus éminents.

Elles sont falsifiées. Méfiez-vous!

Pour faire droit à la réputation méritée des Pastilles à Vers de Devins, il est de la plus grande importance de prévenir l'acheteur d'être sur ses gardes et de ne pas s'en laisser imposer par des individus sans principes, qui voudraient substituer à ces Pastilles quelques-unes des préparations sans valeur qui inondent le pays.

Demandez les véritables Pastilles à Vers, couleur de rose, et qui sont marquées "Devins."

A vendre chez tous les principaux marchands de la campagne.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR

DEVINS & BOLTON,
APOTHECARIERS' HALL,
Près le Palais de Justice, Montréal.

HUILE DE FOIE DE MORUE



A L'HYPOPHOSPHATE DE CHAUX

Un remède hautement recommandé par
la Faculté pour

**La Toux, le Rhume, l'Asthme, la
Bronchite, la Consommation, la
Débilité générale et toutes les
Humeurs Scrofuleuses.**

MM. DEVINS & BOLTON, en offrant cette élégante préparation à la profession et au public, font remarquer qu'ils ont pu par un nouveau procédé chimique (connu d'eux seuls), qui n'altère en rien les principes actifs de l'huile, réussir à en masquer le goût au point qu'elle peu séjourner sur l'estomac le plus délicat.

AVIS—Remarquez que l'article que vous achetez porte la signature de "DEVINS & BOLTON" sur le haut de la bouteille.

Prix :—50 Cents et \$1.00 la bouteille.

PRÉPARÉE SEULEMENT PAR

DEVINS & BOLTON,
SALLE D'APOTHECAIRE,
Près du Palais de Justice, Montréal.

28 juill.

C. FILIATRAULT
MARCHAND DE TABAC

En Gros et en Détail

NOS 11 ET 13, PLACE JACQUES-CARTIER,
A L'ENSEIGNE DU NEGRE
MONTREAL.

Les amateurs de bonnes PIPES et de bon
TABAC trouveront constamment à ce magasin
un assortiment considérable de

TABACS

EN POUFRE, A FUMER ET A CHIQUER,

PIPES EN BOIS,
PIPES EN ÉCUME DE MER,
PIPES EN CAOUTCHOUC,
ETC., ETC.

CIGARES DE LA HAVANE
Importés directement.

BONS MÉLANGES à des prix extrêmement
réduits.
28 juillet. 1

BERTRAND & DUPUIS

MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS
En Gros et en Détail

129, RUE NOTRE-DAME
Près du Jardin du Gouvernement
(En face de la rue Claude, vis-à-vis le Marché
Bonsecours)
MONTREAL

Les Marchandises offertes au public par
MM. BERTRAND ET DUPUIS sont toutes de la
meilleure qualité et choisies avec tout le goût
possible, en sorte que toutes les personnes,
même les plus difficiles, ne peuvent faire autre-
ment que d'en être complètement satisfaites.

Les précautions que ces messieurs apportent
dans le choix de leurs marchandises, l'urbanité
et la politesse dont ils font preuve dans leurs
relations d'affaires, leur libéralité comme la
modicité de leurs prix, sont des raisons plus
que suffisantes, pour engager le public et sur-
tout les mères de famille à faire leurs achats
chez eux.

La maison BERTRAND ET DUPUIS recevra avec
plaisir toutes les commandes de la campagne et
les remplira avec tout le soin possible.

Faites-en l'essai.

28 juil. 1

NOUVEAU COURS
DE

LANGUE ANGLAISE

SELON LA METHODE D'OLLENDORFF

A l'usage des Ecoles, Académies, Pensionnats et Collèges

2e Edition, revue et corrigée

Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction Publi-
que de la Province de Québec.—1 volume in-12 de 240 pages
PRIX, solidement cartonné, \$4 la douzaine.

Maxime Garault
AVOCAT
NO 21, RUE SAINT-VINCENT
28 uil 1

AUGUSTE COUILLARD,

MARCHAND DE

Ferronneries, Peintures, Vitres, etc.,
233 & 235, RUE ST-PAUL
Porte voisine de MM. Beauchemin et Valois
MONTREAL

On trouvera à cet établissement, à très-bas
prix, un assortiment des plus complets de four-
nitures de maisons, ustensiles de cuisine et
poêles de toutes sortes.

De plus, une grande quantité de SCIES de
moulin de toutes grandeurs et de tous prix, ga-
ranties de première qualité.

Les menuisiers et charpentiers de la ville
comme de la campagne feront bien de visiter
cet établissement avant d'acheter ailleurs, et
les marchands qui l'encourageront y trouveront
leur profit.

28 juill. 1

TRUDEL & DeMONTIGNY,
AVOCATS

NO 223, RUE NOTRE-DAME
28 juill. 1

ADOLPHE OUIMET, B. C. L.
AVOCAT

NO 21, RUE ST-VINCENT
28 juill. 1

LE FRANC-PARLEUR

Publié tous les Jedis à Montréal, Canada.

PAR

A. OUIMET et B. A. TESTARD De MONTIGNY,
RÉDACTEURS-PROPRIÉTAIRES.

Abonnement - - - - \$2.00 par année
Etats-Unis - - - - 2.50 "
Par numéro - - - - 5 Centins.

L'abonnement sera de six mois ou d'un an

Envoi par lettres enregistrées ou par ordre
sur le bureau de poste au risque des proprié-
taires du journal.

ANNONCES :

5 centins la ligne, 1ère insertion,
3 " " 2ème "

FRAIS DE POSTE—ATTENTION !

Les frais de poste sur les publications hebdo-
madaires ne sont que de 5 centins par trois
mois, payables d'avance au bureau de poste de
l'abonné.

Le manque d'attention à ce détail entraine-
rait une dépense de deux centins qu'il faudrait
payer sur chaque numéro.

Toutes lettres non affranchies seront invari-
ablement refusées.

Les journaux qui seront échangés ainsi
que toutes communications se rapportant
à la rédaction, devront être adressés au
FRANC-PARLEUR ou aux Propriétaires-Rédac-
teurs, 20, Rue St. Gabriel, Montréal.

Les lettres d'affaires devront être envoyées à
C. O. BEACHEMIN ET VALOIS, Libraires-Impri-
meurs, seuls chargés de l'administration du
journal.

LE FRANC-PARLEUR formera à la fin de l'an
née un volume de 416 pages, grand in-quarto.

Imprimé par C. O. BEACHEMIN ET VALOIS,
20, rue St Gabriel, Montréal.